Marta WALDEGARAY, *Historia y brevedad narrativa. La escritura de Andrés Rivera*

Buenos Aires, Ed. Biblos, coll. Teoría y crítica, 2015, 310 pages

Romain Magras

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10234>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10234

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 340-342

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Romain Magras, « Marta WALDEGARAY, *Historia y brevedad narrativa. La escritura de Andrés Rivera* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10234> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10234>

systématiquement un modèle de lecture et les formes associées de la page écran (nature des caractères, formes du texte, forme des défilements, fenêtres, blocs, espaces, couleurs, etc.). Un exemple y suffira : elle distingue ainsi les formes qui préfigurent des pratiques concentrées et lentes (« pro-intensives ») ou un lecteur pressé (« pro-extensives »), celle du lecteur qui souhaite laisser des traces (« pro-interventives ») ou qui aime perdre prise (« pro-dépréhensives »), celui qui s'abandonne à un simulacre de référent (« pro-référentielles ») ou celui qui considère la page comme une forme abstraite (« non-référentielles »). S'agissant des figures de la lecture, l'inventaire est plus fin, à partir des figures de base (lectures informationnelle, dialogique, chronologique, topologique, immersive, affirmative, déviative) dont l'intitulé même indique l'intention, et les types d'hyperlien qui permettent de les définir (6 pour la lecture informationnelle par exemple : définissant, illustratif, explicatif, etc.). Très précise, l'analyse, est tout à fait convaincante pour le corpus journalistique, riche en hyperliens, et le corpus publicitaire, très fourni en animations et en mouvements. Nous sommes moins convaincu par celle du texte littéraire, bien que l'auteure ait de nombreuses publications solides en ce domaine, parce que le texte y semble d'abord plus proche du jeu que du texte ou plutôt de la littérarité, proche par exemple du jeu audiovisuel où l'on peut choisir le point de vue, l'évolution de l'intrigue et ses nœuds, etc. comme le musée de La Villette en proposait de multiples prototypes à ses débuts. Moins convaincu aussi parce que ce type de texte est très étroitement dépendant du logiciel utilisé, fort souvent obsolète, et à coup sûr très évolutif, encore actuellement.

Il faut donc plutôt lire cela d'abord comme un instrument à la fois théorique et pratique de formation à la culture numérique. À n'en pas douter, c'est un instrument très riche dans la perspective de pratiques pédagogiques qui visent à faire comprendre le caractère polysémique des messages ou la construction symbolique de la réalité. On peut aussi le lire comme un instrument stimulant d'aide à la création. Et ces deux visées sont indubitablement liées à la naissance même de la rhétorique qui se voit ici renouvelée et redéfinie à la mesure des propriétés de l'hypertexte et de l'animation numériques. Alexandra Saemmer conclut (pp. 241-255) sur le « plaisir du texte » produit par les jeux des hyperliens, des gestes et des mouvements que cette rhétorique permet d'explorer :

Jean-François Tétu

Élico, université Lumière Lyon 2, F-69000
jf-tetu@orange.fr

Marta WALDEGARAY, *Historia y brevedad narrativa. La escritura de Andrés Rivera*

Buenos Aires, Ed. Biblos, coll. Teoría y crítica, 2015, 310 pages

Cet ouvrage de Marta Waldegaray est centré sur la production romanesque de l'écrivain argentin Andrés Rivera (1928-), qu'elle aborde dans sa quasi-totalité dans le cadre d'une démonstration axée sur les quatre notions centrales de l'Histoire, de la défaite, de la digression et de la brièveté.

Andrés Rivera, alias Marcos Rybak, est une figure à part du paysage littéraire argentin. Son passé d'ouvrier, son militantisme de jeunesse au Parti communiste argentin et ses premiers romans (*El Precio*, Buenos Aires, Ed. Platina, 1957 ; *Los que no mueren*, Buenos Aires, Ed. Nueva Expresión, 1959) et recueils de textes courts (*Cita*, Buenos Aires, Ed. La Rosa blindada, 1965 ; *Sol de sábado*, Buenos Aires, Ed. La Rosa blindada, 1966 ; *El Yugo y la marcha*, Buenos Aires, Merlín, 1968) réalistes publiés entre 1957 et 1968 ont scellé une figure d'écrivain engagé ; un engagement dont il ne s'est certes jamais départi même si sa prose a commencé à s'éloigner dès 1972 (*Ajuste de cuentas*, Buenos Aires, CEAL, 1972) des codes narratifs du roman social. D'un point de vue thématique et textuel, la matière historique est largement présente dans une œuvre narrative prolifique de 29 textes (6 romans, 11 nouvelles et 12 recueils de contes et récits) publiés entre 1957 et 2011. La critique s'est particulièrement focalisée sur des textes imprégnés de cette matière historique – *En esta dulce tierra* (Buenos Aires, Ed. Folios, 1984), *La Revolución es un sueño eterno* (Buenos Aires, Grupo Editor Latinoamericano, 1987), *El Amigo de Baudelaire* (Buenos Aires, Alfaguara, 1991), *La Sierva* (Buenos Aires, Alfaguara, 1992), *El Farmer* (Buenos Aires, Alfaguara, 1996) et *Ese manco Paz* (Buenos Aires, Alfaguara, 2003) – et dont l'intrigue se déroule au cours du XIX^e siècle argentin, le siècle de Rosas, un siècle violent mais aussi porteur d'utopies. L'œuvre rivérienne ne se cantonne pas à cette période de l'histoire argentine, elle se penche aussi sur les luttes ouvrières de 1919, sur le péronisme historique, les dictatures de 1966-1970 et 1976-1983, la période ménémiste et l'histoire européenne du début du XX^e siècle, celle de la Révolution bolchevique et de la montée des fascismes. La fragmentation stylistique opérée à partir de la publication du volume *Ajuste de cuentas* (1972) et son regard désenchanté sur l'échec des utopies révolutionnaires ont invité une partie de la critique à considérer Andrés Rivera comme un auteur de « nouveaux romans historiques », selon les canons de ce sous-genre romanesque définis par Seymour Menton (*La Nueva Novela histórica de la*

América Latina, 1979-1992, Mexico, Fondo de cultura económica, 1993) et Fernando Aínsa (« La nueva novela histórica latinoamericana », *Cahiers du Cria*, 11, 1991, pp. 13-22), et la croissante brièveté et discontinuité de ses textes qui semblent retenir plus d'informations qu'ils n'en délivrent, qui laissent plus de place au silence qu'au texte, qui exigent toujours plus du lecteur, ont amené des critiques comme Soledad Quereilhac à parler d'une « esthétique décevante » (« Hijos anónimos de la violencia », *La Nación*, Buenos Aires, 15/08/04). En tout état de cause, cette œuvre reste relativement ignorée, tant par la critique que par les médias argentins. Dans cet essai, Marta Waldegaray ne remet pas en question les liens étroits entre l'Histoire et le texte littéraire dans l'œuvre d'Andrés Rivera (des liens sur lesquels elle s'est déjà penchée dans des articles publiés en 2000 et 2008 : « Historia y representación en la narrativa reciente de Andrés Rivera », *América. Cahiers du Criccal*, 24, 2000, pp. 179-189 ; *Andrés Rivera : mito romántico y desencanto político en la figura de Juan Manuel de Rosas*, Alicante Biblioteca Virtual Miguel Cervantes, 2008). Elle s'attache à l'analyse des modalités d'énonciation, aux stratégies et procédés textuels déployés pour raconter. L'ouvrage balaie de façon graduelle et exhaustive les études rivériennes en convoquant les travaux de Ricardo Piglia, Beatriz Sarlo, Claudia Gilman, Guillermo Saavedra, María Graciela Villanueva, Soledad Quereilhac, Iván Jiménez, Martín Kohan, Marta Morello-Frosch, María Cristina Pons, ou encore Ana María Amar Sánchez, qu'elle illustre, nuance et prolonge en introduisant une perspective plus personnelle dans une volonté assumée de battre en brèche, par exemple, l'image réductrice et récurrente d'un Rivera auteur de romans historiques et réalistes.

Dans un chapitre préliminaire (pp. 11-35), Marta Waldegaray livre une brève présentation biographique d'Andrés Rivera et des premières approches critiques ayant très tôt décelé certains traits stylistiques distinctifs de sa prose, comme le déplacement de la signification, le caractère récessif de la diégèse, le frein narratif constitué par les silences et la textualisation de la violence. L'auteure souligne par exemple la révélation que pourrait avoir constitué pour lui, à la suite de son éviction du Parti communiste en 1964, la découverte de l'œuvre de Jorge Luis Borges pour qui le passé de la patrie, comme pour Andrés Rivera, est à la fois le passé national et le passé familial, et dont la littérature essaie aussi davantage de crypter le monde que de le décrypter (pp. 24-26). Ainsi Marta Waldegaray justifie-t-elle la structure de cet essai : « Dans sa littérature, Rivera problématisait l'inclusion de l'histoire de la patrie et de l'histoire universelle et la relation entre la mémoire

et l'écriture. Les modalités de travail sur l'histoire, la mémoire et l'écriture donnent lieu à une expérience narrative qui repose à notre sens sur trois piliers : au plan idéologique, son motif central est celui de la *défaite* révolutionnaire et le désespoir historique qu'elle implique ; au plan fictionnel, la *subjectivité de l'intime* est l'univers de prédilection de sa littérature et, finalement, au plan formel, la *brièveté* est la modalité qui structure ses textes » (la graphie originale est respectée, p. 33)

Intitulée « Histoire et littérature : liens textuels » (pp. 37-108), la première partie est centrée sur l'aspect le plus étudié par la critique, l'univers historique de sa littérature. Marta Waldegaray y souligne à quel point le *xx^e* siècle est pour Andrés Rivera synonyme de frustration politique et scelle l'échec d'un modèle de futur collectif, tandis que le *xix^e* siècle porte le rêve de la révolution, comme le suggère le titre de son roman de 1987, *La Revolución es un sueño eterno*, et la violence y est le langage du pouvoir. L'œuvre rivérienne abonde donc de références historiques, couvre plus de 150 ans d'histoire argentine et européenne, et la présence de l'Histoire dans ses textes est ici abordée à travers les marqueurs référentiels explicites mais aussi – un apport de cet essai – à travers les procédés créant une illusion référentielle, abordés depuis une perspective intertextuelle : l'inclusion de témoignages, d'épigraphes, de citations et de scènes d'écriture et de lecture. Par le biais de ce complexe dispositif de références littéraires, l'écriture rivérienne relie la littérature à la société, à l'Histoire et à l'idéologie.

Dans la seconde partie intitulée « Subjectivité auctoriale : périphérie textuelle et noms » (pp. 109-172), l'auteure aborde un autre aspect de l'univers fictionnel d'Andrés Rivera largement étudié par la critique : la dimension subjective de ses personnages narrateurs. L'intérêt de l'essai est ici qu'il étudie de la matrice autobiographique et de la construction de l'intime dans l'écriture, centrée sur l'analyse des « seuils textuels » (épigraphes, dédicaces), sur le dispositif onomastique et sur la discontinuité narrative. Elle explique de quelle façon la déception, subjective et historique, caractéristique de la littérature de l'écrivain argentin, entrave le flux de la narration. Se détachant de l'engagement politique patent dans le texte et des traits stylistiques prêtés aux « nouveau roman historique », elle étudie à partir des réflexions de Jacques Rancière sur l'esthétique et la politique (*Malaise dans l'esthétique*, Paris, Galilée, 2004, pp. 38-39) les procédés narratifs établissant dans les textes un lien entre le subjectif, l'historique et le politique.

Intitulée « Brièveté et narration » (pp. 173-246), la troisième et dernière partie s'intéresse aux procédés mis en œuvre par l'écriture pour dévier le rythme de la narration, de la diégèse et de la syntaxe de la phrase. Elle explore le dispositif que représentent les digressions, qui instaurent une « dynamique de la brièveté » dans une prose tronquée et paradoxalement rythmée par des silences et de longues phrases dans des textes de plus en plus courts. Marta Waldegaray approfondit l'analyse des formes du discours bref, des marges textuelles (les débuts et fins de chapitres), les effets d'oralité, la valeur narrative de caractères typographiques comme les italiques et parenthèses, les procédés de contraction de l'écriture (recours à la sentence, changements de registre...), l'élimination et l'abréviation de composantes syntagmatiques et idéologiques, et elle souligne la valeur de la réécriture comme retour réflexif de l'écriture sur elle-même.

Ainsi, contrairement à certains critiques comme Soledad Quereilhac ou Beatriz Sarlo (« El riesgo de la literatura », pp. 366-368, in : *Escritos sobre literatura argentina*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2007) qui reprochent à la prose d'Andrés Rivera son apparente inorganisation et l'impression d'inachevé qu'elle dégage, Marta Waldegaray, reprenant à son compte une déclaration de Jorge Lafforgue pour qui « écrire, c'est désorganiser » (*Página 12*, suplemento « Radar Libros », 10/07/05), établit que chez Andrés Rivera, « désorganiser, c'est faire de la linéarité une succession de temporalités discontinues, c'est adopter un rythme de composition qui crée des méandres discursifs (par la profusion de virgules, de connecteurs et de subordonnées, par l'abondance d'ellipses, de blancs, de coupures, de répétitions à valeur de refrain) et de la même façon des effets de discontinuité et de pause narrative » (p. 250). À cet effet, à partir de nombreux exemples textuels, elle se focalise sur l'introduction de blancs graphiques, le déséquilibre dans la longueur des paragraphes et des chapitres, la mise en relief des citations dans l'espace de la page et l'utilisation d'autres moyens graphiques comme les italiques, majuscules, parenthèses et notes infrapaginales.

Marta Waldegaray explique donc comment, paradoxalement, les interruptions, les coupures, sont porteuses de signification. À ce titre, l'écriture rivérienne pose la problématique des limites de la lecture et de la compréhension du texte car, contre toute attente, la brièveté ralentit la lecture, elle oblige le lecteur à relire le texte, à y chercher des repères pour tâcher de reconstruire ce qui semble manquer, le fil conducteur de la narration, le sens final, ultime, la densité de la totalité perdue. Selon l'auteure, en laissant une large place au silence, l'écriture d'Andrés Rivera

s'inscrit dans les réflexions de Stéphane Mallarmé sur la totalité, de Gustave Flaubert sur le Néant et, plus contemporaines, de Maurice Blanchot, Emil Cioran, ou encore Theodor Adorno sur la négativité.

Singularité rivérienne, selon Marta Waldegaray, « le silence, la négativité de son écriture (toujours freinée, résistante, tirant vers l'arrière et peu vers l'avant), la mise en scène de la destitution de l'idéal de complétude, à travers la fragmentation narrative et typographique, le caractère toujours inachevé du livre, semblent plus renvoyer à ce qui n'est pas arrivé (la vraie révolution), à ce qui ne s'est pas réalisé (les idéaux du prolétariat) qu'au traumatisme causé par ce qui s'est produit (la violence historique) » (p. 250). D'un point de vue esthétique, plus qu'un raccourcissement du discours, cette brièveté s'apparente à une ascèse nécessaire du mot juste, à un rejet de l'excès verbeux, c'est un acte volontaire d'interruption de la continuité, d'entrave au long discours. Cette brièveté, qui se manifeste tant par la longueur réduite des textes que par la rupture et la discontinuité qu'elle engendre, outre qu'elle s'inscrit dans la problématique poétique posée par Stéphane Mallarmé et Gustave Flaubert, dans la question de savoir avec quel matériau faire de la littérature et quelle place laisser à ce matériau dans le texte littéraire, est, selon Marta Waldegaray l'expression dynamique de la négativité rivérienne.

L'ouvrage est précieux à plus d'un titre. Il dresse un bilan exhaustif de la critique de l'œuvre d'Andrés Rivera, la rejoint et la prolonge sur certains aspects ; il explore certains domaines peu explorés, en particulier l'appareil paratextuel, et se distance par exemple de la lecture assez univoque de ses œuvres dites « historiques » ou de son étiquette d'auteur de « nouveaux romans historiques » et, surtout, il apporte de nouveaux éclairages sur un trait stylistique fondamental d'Andrés Rivera, la brièveté comme fondement d'écriture. La démonstration développée par Marta Waldegaray s'appuie sur un large appareil critique et bibliographique amplement commenté dans les notes infrapaginales. Outre l'intérêt certain que ce brillant essai pourra représenter aux yeux des spécialistes de la prose rivérienne et plus largement de la littérature argentine contemporaine, il faut souligner la solidité de sa réflexion sur l'esthétique de la brièveté, de la fragmentation, de la discontinuité et sur l'analyse des genres narratifs brefs, des hypothèses transposables à d'autres corpus littéraires, au-delà du domaine hispanique.

Romain Magras

Eriac, université de Rouen, F-76821
romain.magras@univ-rouen.fr